

Le problème de la confiance

Séance de groupe psychothérapeutique (transcription d'Angela Gülzow), publiée dans «Psychologische Menschenkenntnis», pp. 224-233

Friedrich Liebling: Est-ce que vous avez quelque chose d'intéressant ?

Madame R.: Oui, nous avons réfléchi. A vrai dire, nous avons quelques questions, quelques points que nous ne sommes pas sûrs d'avoir bien compris.

Madame D.: Il y avait d'abord une question par rapport à une séance au sujet de la jalousie et de la nervosité. Nous avons compris qu'un jeune participant qui assiste au groupe depuis longtemps et qui travaille afin de comprendre son contexte, peut alors laisser ces troubles derrière lui. S'il utilise la raison, il peut se réveiller un beau matin et la nervosité n'est plus là. Ensuite, nous avons parlé hier du problème de la peur devant l'autorité et nous avons compris qu'il faut du temps avant que l'homme ne laisse les empreintes de cette autorité derrière lui et que tout cela apporte une évolution au niveau de son développement personnel. Ainsi, nous nous sommes posé une question : « Pourquoi avez vous dit que l'être humain peut tout de suite abandonner la jalousie, alors qu'en parlant de la peur devant l'autorité vous avez dit que cela dure plus longtemps » ? Nous avons commencé à réfléchir pour essayer de trouver une explication. Nous pensons l'avoir trouvée en disant que la nervosité est un symptôme d'une peur qui a sa racine installée plus profondément dans la peur devant l'être humain. Nous pensons qu'il est plus facile d'abandonner tout de suite un symptôme, mais que la peur enracinée plus profondément dans le psychisme de l'individu demande plus de temps. Est-ce que cette réflexion est correcte ?

Friedrich Liebling: C'est individuel. Cela dépend de la manière dont l'individu a vécu cela, de ce qu'il a vécu, de comment il se positionne aujourd'hui et du degré à partir duquel il peut se sentir en confiance avec son interlocuteur

thérapeutique¹. Il discute avec quelqu'un et se sent en confiance, il accorde de l'importance à ce que son interlocuteur thérapeutique lui dit. Il accepte ce que l'autre dit, cela lui plaît bien. Il l'admire : « Mais c'est formidable tout ce qu'il sait » ! Il commence à intégrer ce que l'autre lui dit. Cela dépend du degré d'insuffisance de l'individu, comment il a vécu l'autre, de la profondeur de son sentiment de méfiance devant l'autre. Et cela dépend aussi de comment il peut se retrouver chez son interlocuteur thérapeutique, comment il se sent auprès de celui-ci. Comment puis-je le dire ? Que sais-je ce que j'ai déjà dit à ce sujet-là ! Vous savez, j'ai dit une fois à quelqu'un, « vous devez en quelque sorte tomber amoureux de moi ». Avec cela j'ai voulu exprimer que Liebling devait lui plaire en tant qu'être humain. C'est ainsi que l'individu se rend compte que l'autre sait quelque chose et qu'il peut commencer à lui faire confiance. Plus nous nous sentons en confiance avec notre interlocuteur thérapeutique, plus rapidement les vieilles empreintes palissent.

La nervosité est un symptôme, vous l'avez dit, c'est un symptôme qui démontre que la vie affective de l'individu n'est pas en ordre. L'être humain est nerveux, irrité, perdu, il a peur d'autrui, peur du jugement de l'autre, de son verdict. Il se sent si pauvre, si faible, si ignorant, qu'il a toujours peur de se ridiculiser et il devient ainsi nerveux parce qu'il croit être un faible qui ne sait rien.

Monsieur R.: Quand Monsieur H. et moi avons abordé la question de la nervosité, nous avons objecté que ce problème demandait du temps pour le surmonter. Et vous avez répondu : « Non » !

Friedrich Liebling: Pourquoi du temps, pourquoi voulez-vous prendre consciemment du temps ? En partant de votre niveau de connaissance actuel, vous n'avez pas besoin de prendre du temps. Quel temps voulez-vous prendre ? Hein ? Vous connaissez le contexte, les liens, vous connaissez les causes de vos réactions affectives. Vous savez que la peur n'est pas nécessaire. C'est une question de jour. Alors pourquoi avoir

¹ Gesprächspartner

Le problème de la confiance

peur ? Vous n'acceptez plus cette peur. Vous entrez dans le champ de bataille et vous savez exactement qu'aucune mine n'explosera. Rien ne va se passer. Il n'y a aucun danger de mort. La vie n'est pas en danger. Qu'est-ce qu'il peut arriver ? Avec votre connaissance actuelle, votre niveau de connaissance et le langage que vous tenez aujourd'hui ? Nous comprenons bien comment l'être humain se sent, nous pressentons sa peur. Les expériences de son éducation sont si fortement ancrées en lui qu'il ressent aujourd'hui en tant qu'adulte la peur de son enfance. Les éducateurs l'ont tellement blessé qu'il ne peut pas abandonner la nervosité. Il est soumis à ses réactions affectives. Mais en réalité il faut les abandonner une fois pour toutes : chacun d'entre nous doit se dire : « Mais combien de temps est-ce que je veux encore traîner cela avec moi ? Qu'est-ce qu'il peut m'arriver » ?

Monsieur T. : Est-ce que quelqu'un peut répéter ce qu'il a compris de cela ? J'ai compris que nous n'avons pas eu une image correcte en nous imaginant que cela nécessitait seulement du temps.

Madame D. : C'est une question individuelle. Cela dépend du degré de réserve de l'être humain² quand il vient et la durée, c'est-à-dire le temps qu'il lui faut pour développer sa capacité d'« aimer » l'autre, dépend de son degré de méfiance envers autrui. C'est seulement quand la confiance se développe, quand je me sens en sécurité avec mon interlocuteur thérapeutique que je peux commencer à le croire [qu'il est possible de vivre sans la nervosité]³.

Friedrich Liebling : Le transfert – c'est Freud qui parlait du transfert – c'est la confiance. J'aimerais bien vous demander comment vous m'avez compris. La confiance peut se développer quand nous rencontrons un être humain envers qui nous avons le sentiment « il me plaît ». Il sait de quoi il parle et nous l'apprécions ainsi, nous ne nous disons pas « oui, cette personne sait me dire des choses que je ne savais pas » ! Nous acceptons alors ce qu'il nous dit. Ainsi, ce qu'il nous dit peut avoir de l'effet. Chez quelqu'un d'autre cela n'aura aucun effet. C'est pour cela que la personne avec qui nous parlons et que le rôle joué par l'interlocuteur thérapeutique sont si importants.

En psychologie, si nous parlons avec un individu, le rôle que nous jouons est très important. Est-ce que nous le comprenons, est-ce que notre discours lui convient, est-ce que nous lui demandons les conséquences adéquates afin qu'il accepte ce que nous lui disons ? Dans un certain sens, nous faisons appel à lui, à son psychisme, dans la mesure où nous parlons de façon adéquate à sa personnalité. Nous devons parler son langage !

Monsieur T. : Est-ce que j'ai compris correctement ce qui vient d'être dit par rapport à mon propre exemple : le fait que j'aie encore tellement peur et que cette peur soit si profonde démontre que j'ai encore trop peu de confiance.

Friedrich Liebling : Trop peu de confiance en l'être humain.

Monsieur T. : Si j'avais plus confiance en vous, j'aurais déjà abandonné ma peur ?

Friedrich Liebling : Oui. Mais il faut encore ajouter : ne pas seulement avoir confiance en moi, mais avoir confiance en la situation, en l'être humain. Il s'agit de la conception de l'être humain. Si vous n'avez pas confiance, si vous avez peur de moi, alors il s'agit d'un symptôme qui nous montre que quelque chose dans votre réaction affective ne joue pas. Qu'est-ce qui vous prend d'avoir peur de moi ? Pourquoi avez-vous peur ? Est-ce parce que j'ai un bâton dans la main ou bien ? Ou bien, il s'agit de quoi ? Votre père vous a critiqué, soit, mais nous devons prendre tout cela avec beaucoup de prudence. La question est de savoir comment votre père a véritablement agi. L'enfant l'a vécu ainsi. Vous l'avez « intégré » de telle manière que vous comptez moins que les autres dans la constellation des frères et sœurs et dans la famille. Ensuite, vous l'avez très fortement ressenti quand votre père vous a fait des remontrances. Mais même si nous admettons que votre père a été très brutal dans cette situation et que sa critique était tranchante, qu'il était de très mauvaise humeur et grondait son enfant, vous n'êtes pas contraint de traîner ces impressions avec vous, car aujourd'hui vous vous êtes penchés sur l'étude de la nature humaine. Aujourd'hui, vous connaissez non seulement vous-mêmes et les autres, mais aussi votre père. Vous connaissez la condition de vie de votre père et la condition humaine. Vous comprenez le

² Zugeknöpft

³ La traductrice

contexte et les causes du comportement d'un être humain. Les parents pensent devoir critiquer, pour permettre à leurs enfants de devenir des personnes convenables. Vous savez vous-mêmes aujourd'hui comment comprendre et analyser tout cela et vous pouvez comprendre les réactions et le comportement de votre père. Pourquoi tenez-vous donc si fortement à votre sentiment de peur ? Cela vous sert à quoi ? Et encore ici, chez nous, avoir peur, ici où l'on comprend l'être humain, cela est vraiment extraordinaire ! Si je possède des connaissances et que je me promène au milieu de personnes qui pensent autrement, je tente de garder la face et de faire des efforts. Mais chez nous, vous n'avez pas besoin de faire des efforts. Vous n'avez pas besoin de vous cacher pour ne pas montrer vos faiblesses. Vous n'êtes pas plus malin qu'un autre, que votre voisin. Au contraire, vous devez douter. Il est mieux pour vous de douter de voir correctement les choses. Vous n'êtes pas plus malin ou plus bête que les autres. Vous savez quelque chose que l'autre ne sait pas encore et vice-versa. Qu'est-ce que l'autre peut savoir ? Pas plus que ce que l'être humain peut assimiler, que ce qu'il peut savoir et penser. Avancez sur le verglas⁴ ! Qu'est-ce qu'il peut vous arriver ? Vous n'acceptez pas l'assaut de ces sentiments, de ces réactions émotionnelles ! On ne les accepte simplement plus. Car cela sert à quoi ?

Monsieur R. : Monsieur T. a dit tout à l'heure qu'il a peur car il n'a pas assez confiance en vous. Et puis vous avez ajouté : « Mais il y'a encore autre chose. Parce que toute votre image de l'être humain n'est pas correcte » ! J'ai compris cela ainsi : sa peur est un indice de sa disposition. Il n'a pas peur seulement de vous, mais sa peur est un symptôme de son image du monde. Si nous analysons la disposition de l'individu, nous constatons qu'il a un déficit partout dans tout ce qui concerne la conception de l'homme. Quoi qu'il analyse et juge, il le juge toujours selon sa vision, cette vision selon laquelle il faut avoir peur de l'homme.

Friedrich Liebling : Oui.

Monsieur R. : Par exemple, quand il réfléchit à comment organiser sa vie en commun, il va se dire aussi : oui, il faut garder le contrôle. J'ai peur de l'homme, inconsciemment, alors je vais plaider

pour les limites, pour qu'il faille fixer des limites à l'être humain.

Friedrich Liebling : Oui.

Monsieur R. : Alors j'ai bien compris : toute ma disposition est marquée par la tendance selon laquelle il faut avoir peur de l'homme. Je n'ai pas seulement peur de Monsieur L., mais en général dans ma vie. Quoi que je juge, ma prise de position sera toujours marquée par ce sentiment.

Friedrich Liebling : Oui. Le langage psychologique exprimé ici est très bien. Le fait de pouvoir vous écouter embellit ma vie. Cela est grandiose.

On ne peut pas comparer cette discussion avec celle existante dans d'autres sociétés. Un jeune homme ou une jeune femme par exemple qui ne se penche pas sur les questions psychologiques n'est pas capable de parler ainsi. Il ne peut pas produire de pareilles pensées, de penser et de savoir. Voilà, la meilleure chose pour laisser derrière vous vos doutes, votre insécurité, serait d'essayer de transmettre ce que vous avez appris à un autre. Aujourd'hui, vous avez atteint un tel niveau qu'on peut l'exiger de vous. Vous possédez un bon niveau de connaissance et vous avez eu la possibilité d'expérimenter l'approche ici. Vous commencez à transmettre cela à un congénère. A ce moment seulement la vie commence, à ce moment seulement votre vie affective évolue et l'analyse correcte débute. C'est à ce moment que vous commencez à prendre la mesure du problème humain : « L'autre réagit comme moi. Ce qu'il décrit, ce sont mes faiblesses. Il aborde mes propres faiblesses et mes propres hésitations ». Ce fait exige de moi de le lui expliquer, de lui montrer l'erreur, de réfuter et de lui enseigner les causes, le contexte et les liens plausibles.

Madame B. : Si je sais quelque chose ou bien si j'ai l'impression de pouvoir dire quelque chose, je le dis. Mais j'observe toujours chez moi que j'ai cette impression : « Maintenant cela a déjà été dit ». Et j'observe au courant de la discussion que d'autres participants reprennent le sujet et qu'ils élaborent si joliment et plus longuement que moi. Chez moi cela va très vite. Et ainsi j'ai souvent le sentiment de ne rien avoir à dire.

Friedrich Liebling : Comment vous est-il arrivé d'avoir ce sentiment ? De ne rien avoir à dire ? Vous

⁴ Begeben Sie sich einfach aufs Glatteis

Le problème de la confiance

avez quelque chose à dire. Vous le dites ! Comment ce sentiment que vous n'avez rien à dire se produit chez vous ? Vous pensez que ce que vous voulez dire n'est pas correct ou bien c'est comment ?

Madame B. : Non, je pense que c'est bien ce que je veux dire.

Friedrich Liebling : Oui.

Madame B. : Je pense que cela a un lien avec mon père. Je vois en cela la racine de ce problème. Il n'a pas su comment se comporter avec sa fille. Il ne m'a jamais donné le sentiment d'avoir quelque chose à dire. Il était satisfait avec ce que je disais je crois, mais il ne pensait pas que cela était nécessaire de me le dire. Il a cru m'avancer dans la vie...

Friedrich Liebling : ...en ne disant rien ?

Madame B. : ...en ne disant rien, ou bien...

Friedrich Liebling : ...en critiquant ?

Madame B. : ...ou bien en me fixant toujours de nouveaux buts. Quand je disais quelque chose, il m'a toujours montré que cela ne s'arrêterait pas là.

Friedrich Liebling : Oui, mais ce n'est pas seulement votre père, vous le savez.

Madame B. : Oui.

Friedrich Liebling : Cela est une tendance dans l'éducation, surtout dans notre culture... cette tendance à blâmer⁵ et non à encourager. Nous avons peur d'encourager l'enfant. Savez-vous qu'ici, la peur joue un rôle ?

Madame B. : Oui, la peur que l'enfant déborde et que cela devienne trop.

Friedrich Liebling : La peur que l'enfant ne fasse plus rien du tout quand nous lui disons : « Oui, c'est très bien, tu as un bon carnet de note ! » Le père ne dit pas cela. En le disant, il croit que l'enfant ne fera plus rien. Essayez d'observer attentivement cette tendance. Elle a son origine dans notre conception de l'être humain ancrée dans notre psychisme. Nous parlons ce langage et nous le respirons : ne pas encourager, mais blâmer, toujours blâmer, ce n'est jamais assez, il faut sans cesse poser des exigences – et c'est cela qui fait avancer l'être humain. En demandant toujours plus, notre enfant devient un adulte convenable. Si l'on ne demande rien, il ne fait rien. Il ne travaille pas.

Madame B. : Mais en réalité je ne sais pas vraiment comme je peux trouver plus de courage et plus de confiance. Ce que vous évoquez me

fait ressentir : « oui, je me rends compte que non seulement mon père n'a pas su cela, mais que c'est une opinion répandue dans toute la société, c'est l'ancienne conception de l'être humain, la non-connaissance de l'être humain ». La vision psychologique de l'être humain que j'ai apprise ici m'a impressionnée depuis la première minute. La conception scientifique de l'être humain surtout m'a fortement touchée. J'ai eu l'impression que toute ma vie serait changée, car j'ai trouvé ici la réponse à beaucoup de questions que je me suis toujours posées, dans ma vie et pendant mes études. J'ai ressenti une autre tendance ici et j'ai vécu un grand soulagement. Mais, malgré tout cela, j'ai traversé quand-même ma vie avec ces impressions de mon enfance. Je ne suis pas capable de laisser derrière moi cette insécurité. Je la revis toujours à nouveau. Je ne peux pas laisser cette projection derrière moi.

Madame R. : Je pense qu'il est important que Madame B. sache que ce n'est pas seulement elle qui traîne avec elle ces sentiments, mais que nous tous, nous avons la même difficulté à laisser notre éducation derrière nous. Le principe de ne pas se permettre de complimenter les individus, cette peur est très forte chez les parents. Cette peur produit chez eux une attitude d'exigences et de critiques. Cette attitude provoque cette incertitude dans nos personnalités, chez nous. Tout cela fait que nous ne sommes pas de vraies personnalités.

Friedrich Liebling : ...nous sommes affaiblis.

Madame R. : Affaiblis, exactement. La spontanéité nous manque. Si je me rends compte de cela, je peux le vivre autrement. Madame B. peut travailler cela, surtout si elle se rend compte que c'est un problème qui vient de l'ensemble de notre culture, que c'est une question de l'opinion que nous avons de l'homme. J'ai voulu revenir à quelque chose que vous avez dit avant que Madame B. ne prenne position. Vous avez dit que l'évolution d'un être humain dépend de sa capacité à développer le sentiment de vouloir aider l'autre. Vous avez dit en parlant de Monsieur U., qu'il devrait se consacrer à quelqu'un envers qui il ressent un écho et commencer à lui transmettre ce qu'il sait. Quand nous avons préparé cette séance, notre discussion a mentionné le point selon lequel la chose la plus

⁵ Tadel

importante de notre développement personnel était de saisir ce qui correspond à la nature humaine, de le transmettre et d'aider. C'est cela qui peut nous guérir.

Friedrich Liebling: Oui.

Madame R.: Nous avons constaté que ce principe ne vit pas chez nous. Nous n'avons pas reçu ce sentiment pendant notre enfance parce que nous avons été drillés à l'autorité, le haut et le bas!

Friedrich Liebling: Cela se sent si fortement parce que nous devons accomplir cette transformation en toute liberté! La liberté est la base de notre travail psychologique ici et cela nous crée des difficultés. Dans l'éducation que nous avons vécue, l'apprentissage a été caractérisé par l'exigence «l'enfant doit toujours»! Nos éducateurs ont voulu nous faire avancer par le blâme. Existait seulement: «Tu dois»! Cela n'est pas le cas ici et c'est pour cette raison que cela va si lentement. Mais on n'y peut rien. Nous ne pouvons pas introduire le principe de la violence ou de l'autorité afin de créer la liberté et l'auto-responsabilité. Cela n'est possible qu'en toute liberté⁶. C'est possible ainsi et il n'y a aucun autre chemin. Mais dans cette situation actuelle, chez nous-mêmes, nous pourrions peut-être instaurer un peu de «discipline». Vous avez beaucoup appris. Vous savez beaucoup. Vous entendez que vous ne pouvez surmonter vos faiblesses qu'en transmettant ce que vous savez à quelqu'un d'autre. Votre sentiment d'entraide n'est pas encore bien développé, mais vous pouvez prendre une décision et commencer à aider une autre personne. En faisant cela, le changement commence dans votre psychisme. Vous pouvez prendre la décision, comme quelqu'un décide de se libérer de ses obligations, de participer ici dans notre école. Cette année de travail porte ses fruits. Quelqu'un qui décide de participer pendant une année ici en laissant son travail montre des progrès énormes. C'est une différence énorme. Nous voyons devant nous une autre personne, quelqu'un qui pense et qui peut se prononcer. Tous ceux qui participent ici se développent. Après une année, l'individu parle autrement. Nous sommes tous irrités, nous sommes tous malades avec nos faiblesses, sans opinion et sans éthique. Après un certain temps, nous commençons à intégrer la

pensée psychologique, nous changeons et pensons autrement. Ce que nous disons sonne autrement. Chez chacun! Chacun peut se sentir appelé ici, car il n'est pas capable de réaliser quel bout de chemin qu'il a parcouru. L'être humain a la tendance à ne pas se souvenir de son ignorance, il l'oublie. Il ne veut plus s'en souvenir. Nous pensons alors que nous avons parcouru ce chemin parce que nous sommes la fille ou le fils de X ou Y. C'est dans notre famille, dans les gènes du grand-père que nous sommes devenus si intelligents. Est-ce clair? La tendance est la même chez nous tous car nous l'entendons encore dans nos oreilles. Nous l'avons vécu ainsi jusqu'au moment où nous avons rencontré la psychologie, l'opinion non-scientifique prévalait selon laquelle notre famille est la famille des doués, par exemple ou bien un autre mythe. Chacun est fier de ses origines, de sa famille.

Madame D.: Je n'ai pas compris le lien.

Pourquoi ne voyons-nous pas que nous nous sommes développés? Parce que nous refoulons l'ignorance?

Friedrich Liebling: Oui, oui. Nous n'avons pas terminé après une année. Après une année, nous ne pouvons pas analyser les choses. Nous ne devons pas oublier que nous attendront 20 ans avant de commencer à nous poser des questions. Nous réalisons que nous n'avons pas du tout appris à réfléchir. Nous ne réfléchissons pas en tenant compte du contexte, nous ne prenons pas en compte les éléments historiques. Quand nous arrivons ici, nous apportons tous une pelote de bêtises, de préjugés, d'opinions, mais nous ne nous rendons pas compte, nous ne savons pas d'où nous les tirons. Nous ne sommes pas conscients des liens. Nous ne sommes pas capables de nous faire une idée, que nous lisons et savons: «Alors, jusqu'à aujourd'hui, j'ai appris ceci et cela, je possède ce savoir, cette éthique. Maintenant, j'aimerais apprendre autre chose. Je voudrais apprendre à connaître la psychologie et à l'utiliser dans ma réflexion. Elle est une pierre dans cette image». Cela n'est pas le cas. Nous ne nous voyons pas les choses comme cela, et notre opinion et notre réflexion ne vont pas dans ce sens. Nous n'apprenons pas à réfléchir. Nous apprenons seulement ici à réfléchir, en nous représentant

⁶ Freiwilligkeit

Le problème de la confiance

les liens et le contexte, en nous représentant le contexte historique.

Monsieur A. : J'ai encore une question. Comment fait-on pour se faire une image de l'histoire ? A l'école, nous avons seulement appris à mémoriser les dates historiques. Nous avons essayé de lire les différents auteurs afin de connaître la pensée historique, mais cela était trop difficile. Nous ne l'avons pas compris.

Friedrich Liebling : Alors, comment acquérir la confiance en soi ?

Madame D. : Je ressens que le développement personnel englobe aussi l'apprentissage de la pensée historique. Notre psychisme, notre manière de ressentir est liée à notre conception de l'être humain. Et cette conception dépend de notre évolution et de comment nous la comprenons, comment nous comprenons le petit enfant. Si nous voyons que l'être humain est un être en devenir. Cela dépend de notre capacité à saisir ce concept et ensuite nous commençons à comprendre que tout s'est développé – l'individu, l'être humain et la vie en société.

Monsieur T. : Je suis du même avis. A mon avis ce n'est pas seulement une question de savoir lire mais une question de toute mon opinion, de mon opinion de l'homme, du monde, de moi-même. Bien-sûr, je commence aussi à lire. Mais cela dépend de mon évolution personnelle, et ensuite je comprends toujours plus, les liens, les causes et conséquences.

Monsieur R. : Cette question : « Comment est-ce que j'apprends la pensée historique ? » a une relation avec la question de chacun d'entre nous, avec notre éducation. Je pense aussi que la pensée historique dépend de notre capacité à saisir le principe du développement. Si nous ne le comprenons pas, si nous ne pouvons pas saisir que c'est dans l'éducation que la manière de se positionner face à la vie de l'être humain se décide, nous avons également des difficultés. La manière dont la mère apprend à son enfant à nouer ses lacets décide son devenir. Si nous ne le saisissons pas, nous avons aussi des difficultés à saisir la pensée historique. C'est pour cela que je pense comme ultime conséquence, qu'il s'agit de comprendre que notre pensée, nos sentiments

sont empreints de l'humeur de nos parents, de leurs opinions, de leur manière de faire avec nous et qu'ils nous ont transmis. C'est cela que nous avons dans notre psychisme. Cette pensée, ce que nous pensons, notre ressenti, nos opinions se sont développés pendant notre enfance, c'est cette pensée qu'il faut saisir pour pouvoir saisir la pensée historique.

Monsieur H. : Les êtres humains ont cru, d'antan, et ils le croient partiellement encore aujourd'hui que le monde et le fonctionnement de ce monde ont été créés. Ainsi, l'être humain ne prend pas en compte les savoirs et les découvertes. C'est ce principe de croyances qui nous empêche de penser en tenant compte des connaissances de l'évolution. Nous avons appris que tout a été créé par un être céleste. Spécialement l'être humain et le psychisme ont été créés par un être céleste. Hier, nous avons constaté lors d'une discussion que cette idée n'est pas encore surmontée actuellement dans les sciences modernes. L'être humain a énormément progressé en ce qui concerne les conquêtes techniques, la maîtrise de la nature. Mais le principe de croire vit encore. Même des scientifiques renommés acceptent encore le mythe de l'homme et de sa création. Ainsi l'être humain avait été jeté sur la terre. Il ne prend pas en compte la connaissance de l'évolution dans sa conception de l'être humain. Il ne voit pas l'être humain comme un produit de l'évolution et de l'histoire. Je pense que nous portons tous en nous cette ancienne croyance. Même à l'école nous n'apprenons pas autre chose. Je n'apprends pas à percevoir le monde et la situation actuelle dans le monde comme le fruit de l'évolution et de l'histoire. Je n'ai pas cette vision et mon professeur d'histoire ne me l'a pas enseignée non plus. ■